

MAURICE FICKELSON

Écritures

Écriture

On ne peut plus en douter, la ville a été écrite. Oui, composée avec des lettres – ce qui se révèle lorsqu'on la survole. Certes pas au premier passage, car le temps aussi a passé sur la ville, en maints quartiers reconstruite, en d'autres rénovée, restaurée, surélevée, tant et si bien que la superposition des époques en a rendu l'écriture indéchiffrable. Néanmoins, à un œil averti les lettres apparaissent dans la forme des bâtiments les plus anciens, çà et là, un L, un T, un E... et d'autres, et même, parfois, plusieurs en ligne, comme des fragments de mots brisés. On fit appel à des philologues dans l'espoir d'en reconstituer quelques-uns, ce qui leur procura les sujets de plusieurs thèses et leur donna matière à publier. Au moins s'accordaient-ils pour reconnaître que le texte perdu était du latin. Du latin... on voudrait le croire, mais la déception nous induit au doute. Et sait-on seulement si ces lettres qu'on pense identifier composaient un texte? Ne serait-ce qu'une inscription. Un épigraphe... Ou si ce fut – ces lettres qu'on ne peut lire que d'en haut –, à l'origine, un jeu avec l'alphabet? Comme secrètement une signature par caprice ou par orgueil dispersée sur la ville. Ou encore le simple hasard des formes? Oui, probablement... Car enfin, qu'aurait signifié un texte lisible que du ciel?

Le visage

À l'aube, un visage géant se forme et monte à l'horizon nord. On l'aperçoit. Une femme ouvre sa fenêtre et s'écrie: c'est l'amour! C'est le visage de l'amour! Il serait donc venu? On

sort du village, vers les champs, d'où on peut le voir tout entier. Oui, c'est bien lui, et comme formé de la substance du jour. Ce sont alors des effusions de joie, des pleurs et des rires de joie.

Le lever du soleil le dissout dans la lumière.

Mais il s'est montré; on l'a vu; rien ne saurait faire oublier cette vision.

Cela s'ébruite; on vient voir de la ville; on vient voir les gens qui ont vu; on les fait parler; la télévision est là. Alors? demandent les journalistes. Ils passent la nuit au village et, à l'aube, ils vont photographier l'horizon nord. Puis ils reviennent enregistrer les villageois et noter l'émotion. Mais quelqu'un se tient à l'écart et se tait. Il a vu le visage et se souvient encore de son expression: morne, inexprimablement morne.

Le masque

Les stratagèmes auxquels Don Juan avait recours! Certains nous étonnent encore, ou nous restent incompréhensibles. Ainsi ne s'est-on jamais expliqué comment telle grande dame de la cour de Naples, d'ailleurs promise au neveu du roi, et que sa merveilleuse facilité à écrire des vers latins mettait à l'abri des faiblesses vulgaires, avait consenti à le suivre après qu'il se fût introduit dans son appartement du palais durant son sommeil. Le secret serait dans le masque, dit-on, que Don Juan aurait mis, cette nuit-là, au lieu de l'ordinaire loup de velours noir auquel on s'était accoutumé. Et par masque on entend bien un visage faux modelé afin de lui donner l'apparence d'un autre, ou de nature à stupéfier la proie. Alors certains imaginent – par manque d'imagination – que le suborneur aurait usurpé les traits du père ou du fiancé de la dame, ou même – que l'on pense à l'usage qu'il faisait de la ressemblance divine – ceux du roi. Don Juan, en être réduit à des procédés aussi frustes? La vérité, je la pressens, je la devine. Quelle autre apparence Don Juan aurait pu emprunter pour la surprendre dans son sommeil que celle de la dame elle-même? Ouvrant les yeux, c'est son visage qu'elle vit animé d'un désir qui devint alors le sien.

Le cœur du monde

Ma sœur me dit: « Le monde a un cœur. Écoute... On l'entend battre. » Ma sœur est toujours en avance sur moi. Dans la vie, elle me précède: elle va, je la suis. Je recueille les reflets et les échos qu'elle me renvoie, au bord de tous les abîmes où je me tiens et où elle descend. « Écoute », me dit-elle. Et son visage exprime le ravissement que lui cause ce qu'elle entend. Je dois dire que je n'ai jamais vu une telle expression de ravissement sur son visage. Alors, moi aussi je veux entendre le cœur du monde. Je veux, comme elle, être ravi. Je penche la tête et j'écoute. J'écoute si fort qu'un battement d'ailes de papillon ne saurait m'échapper. Ah!... c'est dans mon oreille gauche... Quelque chose bourdonne... Une pulsation se cherche... hésite... Oui... c'est ça! Ça ne peut être que ça... Une chaleur monte à mes joues... C'est le ravissement. Ma sœur me regarde... « Oui, lui dis-je, je suis ravi. Le monde a bel et bien un cœur qu'on entend battre, et peu importe où nous sommes, ici, ailleurs, en route, il rythme nos pas, j'ouvre un placard et soudainement ses battements le remplissent et s'amplifient, et nous, ma sœur, si semblables, si proches, maintenant que nous l'avons trouvé, il ne nous quittera plus, maintenant et toujours, dans toutes les positions et dans tous les états, dans nos folies et dans nos stupeurs, en tous lieux et à toute heure, et même en Suisse... » Ma sœur me regarde avec un air pincé.

Parler

Embarrassée, elle tord ses gants; elle ne sait plus pourquoi elle est venue; elle regrette d'être venue. Elle va s'excuser, lui dire qu'elle s'est trompée, lui demander combien pour la visite. Elle ouvre son sac. Il voit qu'elle est dans ses petits souliers; il les lui retire. Il la rassure. C'est bien normal, lui dit-il. Mise en confiance, elle parle. Elle lui parle de sa mère, de ses pulsions, de ses répulsions, de ses allergies, de son oncle Victor qui lui palpa le bras quand elle était petite. Elle voudrait tout lui dire,

docteur, la nuit dernière, j'ai rêvé que je n'avais plus de bouche. Elle a roulé sa solitude en un petit cylindre qu'elle lui tend avec timidité. Il hoche la tête. Il voit combien elle est blonde. Elle lui sourit. Ils prennent rendez-vous pour la semaine prochaine. Tous deux à psi et à psia, maintenant.

Au quarantième étage

Le long du couloir qui va d'un bout à l'autre du quarantième étage de la tour Ko & Co., où sont regroupés les bureaux des présidents de toutes les compagnies et de leurs filiales, deux hommes d'affaires qui ont des choses à se dire déambulent. Un inconnu marche derrière eux. L'un des deux hommes jette, en passant, un coup d'œil par une fenêtre et trouve d'emblée le début de ce qui va suivre:

« À cette hauteur, avec la brume, ne se croirait-on pas au-dessus de l'océan? »

Le mot clé est dit, l'enchaînement va de soi, son compagnon le prouve:

« J'ai lu, ce matin, dans le journal, qu'un navire chargé de moutons qui venait d'Australie a coulé en sortant du détroit de Macassar. "Mer moutonneuse" avait écrit le capitaine dans le livre de bord. Était-ce un présage? »

Il a posé la question rêveusement, comme s'il n'attendait pas de réponse, et pourtant, docte, il en vient une, elle les rapproche du sujet:

« Nombre de naufrages ne s'expliquaient que par les sirènes: les sirènes chantaient, les navires sombraient. Mais ensuite, il a fallu expliquer les sirènes. Or les sirènes étaient inexplicables. On a donc inventé les statistiques. »

Son compagnon opine, l'accord est parfait, l'association de leurs idées va se poursuivre, favorisée par leur passage dans les mêmes écoles:

« Et dès lors les sirènes devenaient probables, sans toutefois qu'on puisse en désigner aucune, d'où l'absence de répertoire. »

Il essuie ses lunettes, le temps qu'un point de vue s'exprime sur cette absence de répertoire, faute de quoi l'exploitation des sirènes demeurerait à l'état de projet. Mais le point de vue qu'on donne n'est pas celui qu'il attendait, quelqu'un d'autre intervient, ils entendent une voix derrière eux :

« Laissez-moi vous dire, vous posez mal la question ; désigner la chose ne sert à rien, si la sirène s'identifie à son signe sans que l'on sache auquel l'assigner : *fixe* par son lieu, elle est *mobile* par le désir et, si elle est *double* par sa nature, elle est *mutable* par ses métamorphoses. Soyez donc plus précis dans vos termes, l'à-peu-près n'est pas une approximation, mais une façon de tenir le réel à distance, que votre appréhension vous empêche de saisir. »

Troublés, ils poursuivent leur marche en silence. Un moment après, leurs idées reviennent, pas toutes, mais la plupart. Quel usage en feront-ils ?

« On dit qu'elle est bonne fille, hasarde l'un pour voir. Peut-être ne demanderaient-elles pas mieux que de se laisser enregistrer ? »

La perche qu'il tend, on l'attrape, mais avec circonspection : « Le répertoire qu'on obtiendrait cependant resterait virtuel aussi longtemps que nous n'aurons pas prouvé scientifiquement leur existence par des tests de laboratoire en ambiance contrôlée. Et nous sommes bien d'accord que c'est leur voix qu'il importe d'enregistrer. »

Celui qui marche derrière eux n'est pas de cet avis. Il leur donne ses raisons :

« Il vous faut avant tout considérer l'effet d'échelle. Certes, avec vos instruments, vous capterez des vibrations que vous soumettrez aux analyseurs de phases et vous obtiendrez, je n'en doute pas, qu'un potentiel électrique se convertisse en un spot lumineux qui se déplacera sur un écran à une vitesse constante. Au moment t_0 , un signal causera la déviation du spot et il s'écoulera un temps t_x . Le second signal viendra-t-il ? Auquel cas t_x moins t_0 vous donnera la mesure de l'intervalle où se module le chant. Mais l'observateur tend à se substituer au phénomène, on le sait. Grisés par une agréable odeur d'ozone, vous vous verrez soudain environnés de lueurs violettes et en proie à une

excitation incontrôlable, perdant toute prudence, vous chercherez à atteindre les notes les plus hautes, dont les aiguilles de glace vous perceront le cœur. Ne montez pas à cette échelle si vous n'êtes pas sûr de pouvoir la redescendre, c'est le conseil que je vous donne.»

Ils ne pipent pas. Et que dire? Mais le couloir est long et la marche active l'esprit. Une idée nouvelle se lève, on s'en empare:

« Voici le printemps et que s'ouvrent les bourgeons. C'est la saison des amours, nous assistons au réveil de la nature, les probabilités s'émeuvent... Profitons-en! »

On a quand même un doute:

« Peut-on vraiment penser qu'elles soient sensibles aux variations saisonnières? »

Ils examinent cet aspect et n'y trouvent aucun point d'appui à une conviction. Ils le constatent:

« Nous manquons de base, dit l'un.

– Ce que l'on sait à leur sujet reste vague », fait l'autre.

Et sa pensée se frange d'écume. Pénible incertitude. Comment en sortiront-ils? Le premier reprend la parole pour dire: « Avec le regard blanc de l'aveugle nous traverserons notre nuit. »

Le second n'en peut mais:

« Saperlipopette! », s'écrie-t-il.

Cinq syllabes et une muette. Une perspective s'ouvre:

« Puisque nous ne pouvons les observer à l'état de nature, créons, à leur usage, des fermes maritimes. Il nous suffira d'un seul spécimen pour que s'amorce le processus par lequel l'effet suscite la cause. »

Son collègue résume:

« À cause virtuelle, effet réel. »

Cela, cependant, appelle une remarque. On la fait. Une tierce voix leur dit:

« On n'entre pas dans la réalité par une porte à tambour. Or il est bien reconnu que la condition d'existence d'une chose est qu'elle soit probable à 99,9%. On sait aussi depuis peu qu'on doit attribuer au 0,1% qui leur manque cet infime tremblement

des choses que les poètes perçoivent et qui n'est donc pas d'origine ophtalmologique. Mais un esprit d'aventure vous conduit à supposer à votre unique spécimen une probabilité d'existence que la cotation boursière ne saurait entériner. »

C'est justement ce qu'ils se disent, et ils poursuivent leur marche en hochant la tête. Bien qu'involontaire, ce mouvement de bascule de leurs vertèbres cervicales a sur leur intellect un effet stimulant. Les processus leur dévoilent leurs mystères – ainsi que les questions – voici ce qu'ils découvrent – les questions – infusoires de notre esprit – se reproduisent par scissiparité: toute réponse se divise et donne naissance à deux nouvelles questions qui, elles-mêmes, engendrent chacune leur réponse, et deux réponses font quatre questions qui, à leur tour, et ainsi de suite – les questions prolifèrent à cause des réponses, évidemment, qu'on leur donne. Et c'est bien pour répondre à toutes ces questions qui ne cessent de se reproduire que les hommes se sont multipliés – mauvais calcul, on ne peut le nier. Mauvais calcul, se disent-ils en hochant la tête. Mais c'est la fin du couloir; ils ne peuvent aller plus loin.

Ils tournent la tête et voient qu'ils sont seuls.

« Quel était cet individu qui marchait derrière nous? demande l'un de ces deux hommes.

– Je crois bien avoir reconnu le prophète Élie, dit l'autre en baissant la voix. »

Alors le premier:

« Le prophète Élie... Il s'intéresserait donc?

– Oui, dit le second, le prophète Élie. C'est une caution. »

Maurice Fickelson